

salons ce jeune homme, ce M. Tristan, celui qui a tué le baron, ne l'évite pas avec trop d'affection. Souffre avec patience ses importunités ; puisque tu ne cours pas le danger d'être séduite par ses qualités personnelles, laisse les lui déployer tout à son aise. Au reste, je ne le crois pas assidu à la manière des Français du continent. Quand les jeunes gens comme lui disent à une femme qu'ils l'aiment, ils éprouvent pour elle du délire, jusque-là, ils marchent doucement dans leur passion, sans bruit, sans éclat, vous regardant, non comme dit ta mère, à la façon des tigre, mais des reptiles ; ils facinent avant de dévorer. Ne le réduis donc pas à s'ouvrir à toi comme une explosion qu'il serait difficile de comprimer ; qu'il croie que tu ne l'as ni plus ni moins remarqué que tant d'autres jeunes gens aussi assidus que lui.

—Mais il est donc bien dangereux ? s'écria Mathilde.

—Pour toute autre que toi, répliqua M. Lussac, qui s'aperçut enfin de la trop grande curiosité éveillée dans l'âme de Mathilde par ces recommandations mystérieuses. Il n'est pas dangereux pour un esprit aussi sage que le tien. Il cesserait d'ailleurs de l'être à tes yeux, si j'avais besoin d'ajouter que la moindre faiblesse de ta part pour ce jeune homme serait mon arrêt de mort. Pendant que je serai aux colonies, s'il parvenait à s'introduire dans votre maison, vous ne me reverriez plus ici. Ne vous informez plus de moi ; ce serait inutile, j'en serais mort.

—Mon père, puisque je ne l'aime pas, vos craintes sont chimériques.

—Ecoute-moi encore, Mathilde. Non seulement ma vie dépend du soin rigoureux que tu mettras à le tenir éloigné de toi, mais, d'un autre côté, ma fortune, tout ce que je possède, l'avenir de ta mère, le tien, seraient perdus, si avant quelque temps, deux années ou plus, tu songeais à te marier. Le bruit de ton mariage serait le signal de ma ruine ; mais riches propriétés d'Afrique passeraient à des étrangers.

—Cette défense, mon père, sera aussi sacrée que la première.

—J'ai besoin de ton serment.

—Vous l'avez, continua Mathilde d'une voix qui hésitait, mais dont le tremblement ne fut pas remarqué par M. Lussac.

—Je sais que tu n'as encore aucun penchant sérieux dont je doive m'alarmer. Ce parti que je t'ai proposé hier, avant le souper, n'est pas tellement pressant qu'il ne comporte parfaitement les retards qui sont nécessaires à mes vues. Le jeune négociant dont je désire faire mon gendre, est, comme toi, dans l'âge où les délais ne vieillissent pas.

Mathilde se tut sur les dernières paroles de son père, qui, content du serment qu'il avait ob-

tenu d'elle, l'embrassa et se retira dans sa chambre.

La soirée était belle. Les fleurs du midi, dont la plupart n'ouvrent leurs calices qu'à la clarté du jour, mélaient leurs parfums à l'odeur forte et aromatique du thym des montagnes. Privilège des climats chauds, les arbres mêmes ont en Provence leur exhalaison végétale. Au coucher du soleil, les arbres deviennent plantes, les fruits passent au règne des fleurs. Ainsi, la vigne son odeur aigre et poivrée, l'olivier sa senteur amère, le figuier répand dans l'air son goût laiteux et fade, le poirier secoue des nuages invisibles de muse, l'arbre à pin charge le vent de résine. L'eau de la mer fourrit aussi ses émanations. Les sables, les algues échouées, les rochers étoilés de coquilles, relèvent le monde maritime, à la grande surprise de l'âme, qui, comme poisson volant, indécise entre la mer et la terre, plane sur la terre tant que ses ailes sont encore humides, et descend dans les flots quand le vent les a séchées.

Mathilde rentra à pas lents, elle s'était arrêtée à plusieurs reprises pour regarder, au bout de l'allée de marronniers, le pavillon de Berton et la lampe qui rayonnait du fond de la chambre du jeune malade.

Berton est né en Ecosse ; ses cheveux blonds descendraient bien mieux d'une couronne que d'un chapeau. C'est au moins un casque que demanderait ce front. A vingt ans il partit pour les Indes. C'est là que Berton respira les germes d'une maladie de foie mortelle aux Européens. Les médecins de Calcutta, effrayés des progrès du mal et de l'inutilité de leurs remèdes, lui conseillèrent l'air le plus méridional de la France ; il partit. C'était au fond de la Provence qu'il avait résolu de se fixer ; l'on a vu comment, après avoir connu à Paris la famille Lussac, il en était devenu l'ami et l'hôte.

De la croisée de son pavillon, il voyait Mathilde se promener tous les matins dans les allées du jardin, lire ou cueillir les fleurs qu'elle dessinait dans la journée, et monter ensuite sur la colline pour se perdre dans les massifs de pins qui la boisent.

Le lendemain du jour où Mathilde avait eu un entretien si sérieux avec son père, le vent du nord blanchissait la mer et pulvérisait les vagues en les éparpillant dans l'air en flocons.

Berton, ayant aperçu Mathilde, l'avait suivie sur la colline ; long-temps avant de la rejoindre, il vit flotter entre les arbres sa robe de soie noire et les rubans de son chapeau.

Mathilde, apercevant Berton qui venait à elle en souriant, le chapeau à la main, poussa un léger cri de surprise, et rougit pour sa toilette, mise par le vent dans un désordre que la chasteté des épingles ne réprimait plus. Le vent